L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS SAMEDI MATIN, 20 OCTOBRE 1883. 57me Année

Dufour, Bonnet & Co., Propriétaires-Éditeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La., Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
SAMEDI, 20 OCTOBRE 1883

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Edition quotidienne.

Un an.....$12 00
Six mois.....6 00
Trois mois.....3 00
Un mois.....1 00
On s'abonnera, à la semaine, avec les perteuses.

Edition du Dimanche.

Un an.....$3 00
Bonnes deux feuilles.

Edition hebdomadaire.

Un an.....$3 00
Six mois.....1 50
Quatre mois.....1 00
Trois mois.....75
Bonnes deux feuilles.

Supplément de L'ABEILLE

Voir le supplément de l'ABEILLE pour ce annonces de ventes de propriétés par le collecteur de taxes d'État.

Ventes qui ont lieu aujourd'hui, à la Bourse d'encan St Charles, rue St Charles.

PAR JAS. P. GUINAULT—Actions d'Assurance et Bon consolidé.

PAR B. ONORATO—Une charmante résidence dans le Troisième District, rue Elmire, entre Bourgogne et Rampart, à l'encan à long terme.

PAR JULES A. A. ROUSSEAU—Propriété d'habitée améliorée à Algier.

PAR T. M. HEATHERTON, constable—Sur la ferme de Dr Ry and. Chemin de Gentilly, près de la station Lee, la récolte pendant de trente-cinq oranges, une chèvre et de quatre vaches (vieille), quatre douzaines de poulet, douze barils vides, un jeu de vieux harnais, un vieux cheval.

PAR LE SHERIF—Plusieurs terrains et propriétés de valeur situ dans le quatrième District de cette ville et dont l'énumération serait trop longue, pour plus de détails voir aux annonces.

Les exportations des filatures du Sud.

Tout pays producteur d'une matière première, doit travailler à la livrer sur le marché, transformée par la manufacture; et cela, pour les deux grandes raisons que voici : D'abord, par le fait seul que l'usine s'élève près du champ où croît cette matière première, presque tous les frais de transport disparaissent, ainsi que les droits de courtage et de commission—ce qui permet à la fabrication de se produire à meilleur marché, et aux ventes, aux exportations, de se faire plus abondantes. Puis, le même objet, au sortir de la fabrique, vaut de deux et demi à trois fois ce qu'il se paie, à l'état brut; son placement sur les marchés étrangers fait ainsi rentrer dans le pays deux ou trois fois plus d'argent que l'expédition du produit, tel qu'il est sorti du sol.

Il est donc de l'intérêt du Sud, producteur du coton, de n'en faire le fabricant; il doubliera, il triplera par là, ses revenus; il contribuera puissamment à s'enrichir, non seulement lui-même, mais, avec lui, toute l'Union; il renaîtra son opulence et en prépondérance d'autrefois.

Voyez quelle heureuse transformation a opérée dans son sein l'émotion des filatures de la Géorgie et des Carolines! Est-ce qu'on ne commence pas à les regarder avec plus de déférence, à s'intéresser à leurs progrès!

On a beau vanter la production du coton; elle rapporte bien peu, elle ne fait pas vivre le pays; le planteur met à peine les deux bouts ensemble. Quant au reste de la population, il végète, il se traîne dans la gêne, dans la misère. Etablissez, au contraire, des fabriques, partout on vous avez des habitations; vous verrez tout ce monde là trouver immédiatement de l'ouvrage et gagner convenablement son pain.

Quelques chiffres. Les importations de coton écru, dans l'année fiscale expirée le 30 juin 1882, se sont élevées au chiffre de 114,974,402 yardes, d'une valeur de $9,351,731; celles du coton imprimé, au chiffre de 29,500,249 yardes: valeur $2,326,319—en tout, 144,500,000, estimées $11,678,000.

Toutes ces marchandises ont été envoyées en Chine, en Angleterre, au Mexique, aux Etats-Unis de Colombie, au Brésil. Nul doute que les exportations ne doublent, ou peu d'années. L'augmentation se produira, naturellement, par la force des choses; mais on pourrait la précipiter, avec un peu de énergie et de l'intelligence que nous possédons à un si haut degré.

Il y a, ici, une chose curieuse à remarquer : le prix moyen du coton écru, était de 8 cents et demi la yarde, tandis que le coton imprimé ne valait que 7 cents. D'où vient cette différence! De ce que presque toutes les exportations se composent de coton écru et de cotonnades communes. Toute l'Amérique du Sud n'achète plus que des marchandises à bon marché, des cotons à des cents blancs.

Or, ce sont précisément les coutils et les toiles de drap de lit que fabriquent les filatures de la Géorgie et des Carolines. Il y a là une source sûre, inépuisable, d'exportations. Tout étonnade bien faite, dans le Sud, est assurée d'un placement facile et avantageux. Nulle crainte de voir ses magasins encombrés de marchandises; presque toutes sont achetées d'avance. Interroges les filateurs d'Augusta, d'Athens, d'Atlanta, ils vous diront qu'ils ne peuvent suffire à la demande.

Avec des récoltes comme celles que nous donne en ce moment le coton—7,000,000 de balles l'an dernier, toutes, ou à peu près toutes, vendues, car il n'en reste qu'un faible assortiment; presque autant, cette année, bien que la saison ait été moins favorable,—avec de pareilles récoltes, disons-nous, il est désormais que le Sud n'établisse pas plus de manufactures, et laisse s'en aller ailleurs tout le profit de la fabrication.

Que vaut une balle de coton, dans le port de la Nouvelle-Orléans, au fond de la cale d'un navire qui va l'emporter vers Liverpool ou le Havre? Cinquante dollars, à peine. Transformez-la en coutil, en toile de voile, en toile à drap, elle vaudra trois fois plus, et les frais de transport coûteront trois fois moins. Il y aura là un gain énorme pour le fabricant, et pour le pays—sans compter les milliers d'ouvriers et d'ouvrières, aujourd'hui sans emploi, qui vivront de la fabrique et dont les salaires, se montant à plusieurs millions de piastres, contribueront puissamment, par leur consommation, à faire vivre toutes les branches de l'industrie et du commerce.

Il ne faut pas être un homme d'affaires, un calculateur bien habile, pour se rendre compte des sommes énormes que nous perdons, en nous en tenant à la production de la matière première, et que nous gagnerions, en nous jetant hardiment dans la manufacture des cotonnades.

Il n'est pas besoin de nous transporter bien loin, de sortir de notre section, pour trouver les preuves de ce que nous avançons; nous n'avons qu'à citer Augusta, Athens, Atlanta, et deux ou trois centres manufacturiers des deux Carolines, que la filature a transformés et enrichis.

Nous avons commis une lourde faute, à la Nouvelle-Orléans, depuis une vingtaine d'années, faute qui, heureusement, n'est pas irréparable; il nous suffirait de quelques années d'efforts intelligents, comme nous savons le faire, quand nous voulons nous en donner la peine, pour regagner le terrain perdu.

Nous avons trop compté sur notre port; nous nous en sommes trop, obstinément, en commerce de transit, qui accaparait, jadis, de gros revenus, mais qui ne rapporte presque plus rien, aujourd'hui, à cause de l'immense capacité de nouveaux navires qui soulèvent à ce trafic, et de la rapidité de leurs opérations. Un seul des steamships qui nous arrivent fait la besogne de sept à huit voiliers d'autrefois. Ce n'est plus deux, trois mois qu'ils prennent pour leur déchargement et leur chargement, mais deux ou trois jours; à peine leur arrivée est-elle signalée, qu'ils songent déjà au départ.

Ils ne jettent aucun argent sur la place; ils ne voudraient qu'on n'en amusent pas le temps.

C'est, du reste, une vérité que personne ne conteste plus. Tout le monde convient de l'erreur commise, mais on n'a pas encore eu le courage de se venger à l'œuvre de la réparation. On hésite, on tergiverse, on n'agit que timidement, quand pas agit toutefois. En attendant, le temps se passe. Tandis que d'autres avancent, nous restons en place, et nous nous laissons distancer par des villes, en tête desquelles nous devrions marcher. Ne sommes-nous pas la métropole du Sud, le grand centre du commerce du coton!

N'est-ce pas pour cela même que l'on a choisi la Nouvelle-Orléans pour en faire le siège de l'Exposition Centenaire et Universelle de 1884.

Quelle figure y ferons-nous comme fabricants, comme filateurs du précieux textile? Pourquoi donc ne nous mettons-nous pas pas à l'œuvre, immédiatement, avant l'ouverture de la fête de l'industrie? Après, quinzé s'il en sera temps encore, si nous ne serons pas écrasés par les progrès incessants, presque vertigineux, que font les Etats et les villes du Sud-Est?

Fort Stevenson, Dakota, Ter.—Le Rév. James McCarty dit: "Brown's Iron Bitters" m'ont guéri d'une forte dyspepsie."

REPRÉSENTATION EXTRAORDINAIRE.—Mercredi prochain, 24 octobre, aura lieu à l'Opéra, une représentation extraordinaire au bénéfice de Mlle Ellen Gallagher, jeune talent, nous dit-on, que ses nombreux amis veulent fêter dans cette soirée.

La pièce choisie pour l'occasion est *Camille* (*La Dame aux Camélias*). L'ouvrage a été monté, paraît-il, avec les plus grands soins; on nous promet une interprétation digne du public et de la bénéficiaire.

Le drame sera suivi d'un Bal.—Prix d'entrée 50 cents; un supplément de 25 cents donne droit à un siège réservé.

On commencera à 8 heures précises.

L'ORPHÉON FRANÇAIS.—A ce soir la fête des Orphéonistes; double fête, disrons-nous, par le programme tout coquet que nous avons sous les yeux, annonce Concert et Bal. Ce n'est pas seulement l'exécution typographique qu'on doit louer dans ce programme, il faut ajouter aussi qu'il est composé avec goût. De la musique vocale tout le long; et pas en les morceaux faciles, et qui, dans le pour la scène, perdent de leur valeur quand ils ne sont pas chantés à la rampe.

La part est faite à chacun; la chansonnette comique se mêle à la mélodie rêveuse; après les solos, les chœurs.

PREMIÈRE PARTIE: *Les Vignerons*, chœur (L. de Rille) par l'Orphéon; *L'Anglais au Bal*, scène comique (Darcier) chantée et jouée par M. L. Erard; *Le Rossignol de la République*, duo, dégée (Eybert) par M. J. Mimo; *Le Fou*, *Nicolas!* chansonnette (Redgad) par M. L. Emmerlin; *La Tyrolienne des Pyrénées*, chœur (Alf. Roland) par les Orphéonistes.

SECONDE PARTIE: *Les Enfants de Lutèce*, chœur (L. de Rille), par les membres de l'Orphéon; *Bibite Pollion*, romance (Masdant), par M. E. Yvan; *Urville*, chansonnette (Bruant), par M. Aristide Alvator; *Le Sérénade*, (Schubert), par M. M. Mamus; *L'homme sans grande pipe*, scène comique (Delacour), chantée et jouée par M. H. Vandenborre, et enfin le Chœur des Soldats (*Faust*, Gounod), par les Orphéonistes, avec accompagnement d'orchestre.

Après le concert sous la direction de professeur A. Vallet, Bal à grand orchestre. Et tout cela pour une piastre. C'est dire que la Salle Grunewald sera pleine.

ACADÉMIE DE MUSIQUE—Les deux dernières représentations de *Only a farmer's daughter* et de la troupe qui occupe l'affiche cette semaine, auront lieu ce matin et ce soir.

Demain, une nouvelle compagnie, qui prétend de faire époque. Elle donnera en premier soir dans *Only a woman's heart*, un ouvrage dont la donnée est profondément dramatique et qui mêle le comique au pathétique; dans le goût du jour enfin. Car le public d'aujourd'hui ne veut plus grâce de ces pièces tout de long sombres de terreurs; il lui faut absolument, de ci, de là, la note gaie pour le reposer des émotions fortes.

M. Edwin Browne, le comédien populaire, joue l'un des principaux rôles de ce drame.

Après demain, lundi, *Esmeralda*. On sait que cette pièce a vu au théâtre de Madison Square, New York, une campagne foudroyée. Ce titre était irrésistible; les nouvelles cédé uniforme à des chiffres inconnus jusques là.

C'est que *Esmeralda* n'est pas seulement un ouvrage détachant par lui-même, par son sujet, par l'habileté de sa charpente, c'est aussi une œuvre théâtrale où se produisent des merveilles de mise en scène. Il y a là des changements à vue tellement prompts, tellement complètes dans leur réunite, qu'on se demande comment on peut machiner une scène au point d'obtenir de tels effets. Ces changements se produisent avec une rapidité étonnante et au milieu de tonnerre d'électricité.

Afin d'arriver à ces résultats la direction du Madison Square Theatre a fait des dépenses considérables, tant et si bien que le spectateur, si familier qu'il soit avec les effets physiques et les trucs en usage, demeure en surprise.

M. Bidwell a voulu que son public eût un spectacle complet, et, afin d'en avoir la plus entière garantie, il a conclu avec le directeur de la salle de Madison Square un contrat, par lequel tout ce superbe matériel a été transporté à l'Académie de Musique.

Nous pouvons donc présumer ce public un spectacle comme il n'en a guère vu, d'un genre absolument nouveau tout plein d'opportunités quelconques, sous le rapport des décors.

Malheureusement *Esmeralda* ne tiendra d'affiche que ces jour, et on comprend avec quel empressement la foule va se disposer les fauteuils de cette Académie-là. Par bonheur on y tient plus de Quarante. Faites donc diligence, pareille occasion ne se représentera pas de longtemps.

THÉATRE St. CHARLES.—Demain première soirée des Elverett's Minstrels. Les affiches illustrées qui tapissent les murs sont pleines de tentations, n'est-ce pas? Eh bien, croyez qu'elles ne sont pas trompeuses; tout ce qu'elles promettent, elles le tiennent.

La bannière Hewerly, troupe d'élite, ou le sait, a fait de nombreuses et prédécesseurs nouveau; tout ce monde là va descendre de si vaillantes lances qu'il pendra d'amant le public dès la première affaire.

Les Minstrels nous arrivent aussi avec un répertoire entièrement renouvelé; le programme de demain vous le prouvera. Nous vous y recommandons surtout *La Princesse de Madagascar*, un délicat de rire matinal.

THÉATRE FARANTA.—Deux représentations aujourd'hui. A la Matinée et à la Soirée spectacle varié, embrassant tous les genres exploités par cette troupe, où l'on sait toujours amuser le public. C'est pour cela que celui-ci reste fidèle à M. Faranta, et nous avons la certitude que cette bonne entente durera longtemps.

Les agitations en Allemagne.

"Les forts sont calmes," a-t-on coutume de dire; calmes aussi sont ceux-là, dont la conscience est tranquille. L'agitation fébrile qui s'est emparée de M. de Bismarck, depuis quelque temps, surtout, et d'une partie de la presse allemande, témoigne que, de l'autre côté du Rhin, on se rend assez bien compte de ce que la position de l'Allemagne a de particulièrement anormal. Cela semble témoigner, aussi, qu'on y a moins de confiance qu'on ne le veut bien dire en sa puissance, et que qu'quen doutes commencent à naître sur sa force.

Ces efforts pour se faire une ceinture d'alliés contre une agression qu'on redoute parce qu'on sent qu'il existe des griefs légitimes; ce malaise persistant, ce besoin d'invoquer constamment la paix, une paix que personne ne songe à troubler, et que, seule, l'Allemagne commence, tout cela, répétons-le, est l'indice d'une situation qui n'est point bonne pour l'Europe. L'empire allemand, colosse formidable, s'est soudainement enfoncé, comme un kyrielle dans les chaînes vives de l'Europe; toutes les nations, y compris l'Allemagne elle-même, en éprouvent une fièvre dont les intermittences se renouvellent de plus en plus fréquemment. L'Allemagne, trop puissante, est une maladie, comme l'empire de Napoléon Ier était une maladie, pour l'Europe, de 1807 à 1814. Or, l'état maladif ne peut certainement durer: c'est ce que sentent bien les Allemands, en parlant toujours de la paix qu'ils voudraient bien voir assurée, mais que leur action même compromet. Ils ne se content pas sûre du lendemain, et ils s'en prennent à tout le monde, à la France surtout, qui n'y peut mêlé.

A l'heure même où l'empereur Guillaume inaugure le fameux monument de Niederwald, qui est l'apothéose que l'Allemagne décerne à sa propre gloire, un tendemain du jour où un nombre assez respectable de rois et de princes se prenaient, à Hornburg, autour du vainqueur de Sadowa et de Sédan, il est curieux de voir que ces agitations fébrenses redoublent; il est curieux de constater combien on hésite de chercher des querelles, des sujets de plaintes; se manifeste avec plus d'intensité. L'Allemagne a beau se croire forte, elle n'est point tranquille. Elle se croit, elle se voit menacée de partout. Pourquoi? Qu'elle-même s'interroge, et elle-même se fera, tout bas, bien bas, sans doute, la réponse.

Il faut voir cela dans les articles vaniteux de la *Gazette de l'Allemagne du Nord*. Ne voilà-t-il pas, aujourd'hui, qu'on nous fait un grief de notre attachement sympathique à nos anciens compatriotes d'Alsace-Lorraine? Oui, l'on voudrait que des voix françaises consolassent à ces Français d'hier d'aimer l'Allemagne, de s'attacher à leurs conquérants, au moins, et de ne plus regarder du tout du côté de la France. Et l'on nous accuse durement, nous, de rester en communications affectueuses avec nos anciennes provinces. Ah! il faudrait, pour plaire aux Allemands, dire aux Alsaciens-Lorrains: "Regardez par là, vers l'Est, du côté de Berlin; c'est votre patrie; nous, nous ne vous connaissons plus rien!" Oui, voilà ce qu'on nous reproche de ne pas faire.

Et cela, à propos du proche intérêt à M. Antoine, député de Metz. On a saisi, chez lui, des papiers où il est constaté qu'il est en rapports avec des Français qui ne désespèrent pas de voir revenir vers nous nos frères d'Alsace-Lorraine. Là-dessus, grand bruit. Il a été presque question d'en faire une affaire diplomatique, mais dit l'officieuse *Gazette*, comme si chacun Français n'était pas libre d'avoir son regrets et ses espérances et de les exprimer.

Ce malaise de l'Europe, qui lui vient d'Allemagne, tout en porte un témoignage. L'Allemagne appelle autour d'elle, dans sa sphère de gravitation, tout ce qui peut lui constituer une ceinture de présérvation. D'un autre côté, la Russe en fait autant, car elle est menacée, la Russie. Et voilà comment l'hégémonie allemande, ayant remplacé l'ancien équilibre européen, assure la paix à l'Europe! Tout le monde redoute la guerre pour le lendemain, et personne n'a la sécurité de la paix, alors que personne n'a envie de la troubler.

L'Allemagne, pourtant, fera bien de se calmer un peu, sarions si elle coupidée combien peut rêvé être chimérique les combinaisons les mieux préparées. Pendant que le jeune roi de Serbie carnaciait aux manœuvres de Homburg, son peuple lui taillait une belle besogne, qu'il a dû, précipitamment, retourner à Belgrade, où on ne sait trop si il réussiraît qu'il le parait lui même, de l'alliance allemande. Les Croates, à leur façon aussi, font voir à la Hongrie, qui est l'appui le plus solide de l'alliance austro-allemande, qu'ils ne sont pas dans la même direction, et que Slaves ils sont, et que Slaves ils vous resteront. Enfin, comme nous le disions hier, l'Espagne donne des signes non équivoques, que l'alliance germanique n'est pas du tout son affaire.

L'Allemagne, donc, fera bien de méditer sur ces symptômes si de se dire que l'agitation, cette fois, tient à elle seule toujours, c'est d'elle-même, c'est d'elle surtout, qu'elle dépend, mais que, pour la conserver, il lui faut cesser de s'agiter, de réarminer, d'encourir à tout propos, et hors de propos; il lui faut enfin redevenir calme pour rendre le calme aux nations qui l'entourent.

[*Le Journal du Havre.*]

JEFFERSON CITY, MO.—Le Dr G. J. Riddick dit: "Les personnes qui ont fait usage de "Brown's Iron Bitters", en disent le plus grand bien. C'est un très bon remède."

Les terres non occupées sont en grande demande dans la Virginie du l'Ouest, spécialement celles qui sont connues pour posséder des gisements de minéraux.

Le général Sherman se hâte de prendre sa retraite. D'excellents citoyens conseillent à son frère John d'en faire autant.

Ce ne sont pas les influences morales qui manquent aux employés de chemins fer. Voici les chiffres que nous tirons du rapport de l'Association Chrétienne des Jeunes Gens, de Springfield, Massachusetts: Nombre de ceux qui ont fréquenté les salles de lecture et de distractions pendant les 10 mois qui viennent de s'écouler, 17,840; bains pris, 970; livres, brochures lusoirs, 3,642; livres, brochures distribués aux ouvriers, 810; membres en sentenant par association, 200; visites au secrétaire des ateliers, des chantiers, etc., 627; visites au secrétaire des malades et des blessés, 41; lettres écrites par les ouvriers dans les salles, 123; présence aux offices du dimanche, 1,162; présence aux conférences et aux soirées d'amusement, 1,641; présence aux classes de dessin et d'écriture, 390; total des présences dans les salles, 20,034.

Les cotes américaines sont en grande demande; celles des pays étrangers sont plus en petites sommes pour le moment. Les dames, aux Etats-Unis, comprennent, de mieux en mieux, la grande valeur de ce produit. Les américains ont introduit, récemment, des machines pour la fabrication des velours de coton qui sont d'aussi bonne qualité que ceux que l'on importe de l'étranger, et la fabrication s'en accroît-tous les jours. Il n'est pas jusqu'à l'Australie qui ne nous demande une machine. Il ne se pays pas de jour qu'on ne constate pas de nouveaux progrès dans cette industrie, à Patterson.

De l'éminence W. L. Alison, Professeur du Collège de Médecine, Halifax, N. E.: "Le Colden's Liquid Beef Tonic est supportable pour le *fièvre*, l'*indigestion* et la *debilité*, et n'a pas d'égal pour les malades de femme."

Les enfants terribles:

—Si je te pouvais dit une mère à un petite fille, crois-tu que on soit pour mon plaisir!

—Pour le plaisir de qui, alors!

L'Angleterre et l'Irlande.

Ceux qui en Angleterre connaissent encore l'espoir d'arriver à une solution, même temporaire, de la question d'Irlande sont animés d'une foi robuste, dit le *République française*. Il faut s'entendre: les difficultés pendantes seraient rapidement réglées si le gouvernement britannique consentait à accorder au parti autonomiste irlandais la plus grande partie des privilèges qu'il revendique. Or, le premier de ceux-ci, c'est l'autonomie plus ou moins complète de leur pays; et aucun parti en Angleterre n'a osé jusqu'à ce jour examiner publiquement s'il était possible d'entrer dans une voie aussi périlleuse pour l'unité nationale.

Si donc on écarte cette solution radicale, on ne voit pas d'issue à la crise chronique à la solution de laquelle M. Gladstone a consacré ses efforts pour pacifier ce sédition. La loi agraire, la loi de coercition, le socialisme d'État, sont restés sans résultats; consommons et services n'ont produit aucun effet. La Ligue agraire avait été dissoute; elle s'est reformée sous une autre étiquette. On avait beaucoup compté sur l'impression de terreur produite par l'exécution des assassins de lord Cavendish; la proportion de crimes agraires diminue en effet à cette époque; aujourd'hui, les assassinats recommencent de plus belle.

M. Parnell, qu'on croyait prudemment discrédité à la suite des révélations de Pension Carey, a si peu perdu sa popularité, que des compatriotes viennent de lui offrir une somme de 500,000 francs, produit d'une souscription populaire. Pour tout dire, la situation morale entre le peuple anglais et le peuple irlandais est complète; on peut même se demander si elle n'est pas définitive. Il semble vraiment que ces dernières années ont accumulé trop de haine entre les deux nations pour qu'elles se rapprochent jamais. Quoi qu'il arrive dans l'avenir, une chose n'est que trop certaine; l'union ne peut plus être maintenue que par la force. Ils supposant même que nos voisins allassent jusqu'au bord dans la voie des concessions, les Irlandais ne leur en témoignent aucune reconnaissance. Ils attribueraient les avantages qu'ils auront obtenus non à la bonne volonté de l'Angleterre, mais aux efforts désespérés qu'ils auront fait pour les acquérir. L'Angleterre aura tous les inconvénients d'une capitulation tardive.

Cette perspective n'est pas faite pour égayer les hommes d'Etat anglais. Il ne faut pas oublier que jusqu'à l'élément irlandais a joué un rôle considérable dans les affaires intérieures de la Grande-Bretagne. Il a fourni à son armée un contingent considérable; il exerce dans la presse une grande influence, et aujourd'hui même la population irlandaise des grandes villes commerciales de l'Angleterre est assez considérable, ainsi que les événements l'ont prouvé, pour jouer un rôle décisif dans les élections. L'extension du suffrage ajoutera encore au nombre et à la force des électeurs irlandais, lesquels se trouveront en mesure et de paralyser l'administration de la métropole en Irlande, et d'entraver les combinaisons des partis en Angleterre même.

Mais tout cela n'est rien à côté de ce qui se prépare dans un avenir relativement prochain. D'ici à deux ans, la Grande-Bretagne sera certainement appelée à élire une autre Chambre des Communes. Autant qu'on en peut juger dès à présent, les libéraux perdront beaucoup de sièges, lesquels seront probablement acquis au parti radical. Ce dernier se trouvera donc considérablement renforcé; pas assez cependant pour former une majorité. Les forces gouvernementales s'éparpilleront, la coalition qui permet à M. Gladstone de gouverner se désagrégera et la situation parlementaire de l'Angleterre, il faut bien le dire, deviendra beaucoup à la nôtre. Quelle sera la position des Irlandais en une conjoncture aussi grave? Par un étrange retour des choses, M. Parnell et ses amis seront les maîtres.

On calcule qu'ils seront au nombre de quatre-vingts au moins. C'est plus qu'il n'en faudra pour empêcher la formation d'une majorité qui ne comprendra pas les parnellistes. Ceux-ci pourront donc faire pencher la balance à droite ou à gauche. Il faudra acheter leur concours, et l'on sait déjà le prix qu'ils y mettent. Ce sera assurément un spectacle étrange que celui d'un gouvernement contraint d'avoir recours à ceux que M. Bright lui-même qualifiait de rebelles; et quel gouvernement pourra compter sur des défenseurs à peser sous leurs fourches caudines?

C'est alors seulement que la question irlandaise prendra réellement les proportions d'une crise nationale. Aucun longtemps que M. Parnell se les mène d'un bâton, la Chambre des communes ne peut d'un appétit limité, mais ceux qui ont espérer de se maintenir vis-à-vis de l'Irlande dans une attitude de neutralité armée et de contenir dans de justes limites ce facteur irrédductible de la vie politique de la Grande-Bretagne. L'heure approche où les hommes d'Etat anglais devront reconnaître à l'égard de l'Irlande aux moyens divers dont ils se sont servis pour la calmer. Ils n'ont rien à espérer de la modération de leurs adversaires. Plus ils seront puissants à faire le mal, plus leurs exigences seront impérieuses; qui sait si alors ils voudront se contenter des privilèges qu'ils réclament aujourd'hui et si l'Angleterre ne se verra pas obligée, pour mettre un frein à leurs appétits, de leur donner cette demi-indépendance qui est devenue pour eux un article de foi?

Pour le tremblement nerveux, le manque de sommeil, l'étourdissement, et la perte de l'énergie, "Brown's Iron Bitters" sont un excellent remède.

Il y a quelque temps, un nègre, de Charpotte, Caroline du Nord, s'abattit un éléphant par deux coups de poing. Rond, c'est non nom, est grand et très fort. Il venait de donner à l'éléphant d'une ménagerie plusieurs pommes, mais il en avait conservé une dans sa poche. Pendant que son attention était appelée d'un autre côté, l'éléphant étendit sa trompe jusqu'à la poche, essaya d'en tirer la pomme et déchira l'habit. Rond se retournant, s'empara de la trompe, pour reprendre sa pomme et la partie déchirée de son vêtement. L'éléphant, alors, retirant vivement sa trompe et la balançant en l'air, en asséna un coup terrible sur la tête du nègre, celui-ci se jetant sur l'énorme pachyderme, le frappe d'un coup de poing sur l'œil, et le renverse.

Les gens, venant au secours de ce bête, atteint Rond qui l'abattit à son tour. Pendant ce temps, l'éléphant s'étant relevé, assaillit de nouveau son adversaire qui, exaspéré, le renverse sur le dos, et sortit de la lutte, vainqueur.

Les administrateurs de chemins de fer américains veulent, dit-on, adopter un système médical appelé à rendre de grands services. Ce système existe déjà en Espagne. Les chemins de fer du gouvernement ont 44 médecins attachés à leurs différentes lignes. On accorde des secours aux classes suivantes:

1° Ceux qui ont été blessés par accident survenu sur ces lignes; 2° les employés réguliers, ainsi que leurs familles; 3° les anciens employés, tant qu'ils sont en activité de service; 4° Les ouvriers des ateliers, pendant qu'ils travaillent, ainsi que les ouvriers des travaux supplémentaires qui tombent malades en cours de route, pendant qu'ils sont employés. Tous ces hommes ont droit aux médicaments, délivrés par la Compagnie, tout le temps de la maladie. Aucune exception n'est faite contre aucune infirmité, qu'elle ait lieu, ou non, par la faute des ouvriers, pas même l'ivrognerie, pas même les maladies contractées par l'intempérance ou l'immoralité.

M. Charles F. Ritchel, de Bridgeport, Connecticut, vient d'inventer un navire marchand par l'action de l'air. Le navire, en ballon, est de forme cylindrique et les deux extrémités sont coupées en carré. L'appareil est fait en une étoffe légère, mais très forte, qui résiste à la pluie, à la chaleur, au froid, et à la rouille; elle peut se traverser, M. Ritchel a remarqué que le ballon tend toujours à monter où à descendre d'une couche d'air dans l'autre, avec une augmentation de vélocité. Cette série de mouvements a été combattue jusqu'à présent au moyen du lest qu'on jette de temps en temps pour alléger le ballon, ou de la soupape qu'on ouvre pour laisser échapper l'air, ce qui alourdit, au contraire, l'aéronat.

M. Ritchel se sert d'un appareil très ingénieux pour régler la montée ou la descente du ballon; c'est là qu'est le mérite de l'inventeur. Une hélice, tournant en un sens, fait monter le navire; tournant en sens contraire, à la volonté de l'aéronaute, elle le fait descendre.

Billets gagnants.—Les numéros de ces billets ont été publiés au dernier tirage mensuel de la Loterie de la Louisiane. En effet, dame Fortune, pour punitiger de son sourire, n'a pas tourné le dos à l'un ceux qui ont tenté leur chance. La spéculation-fécondée ne *fera* pas avec tout vaincu; mais en perpétuelle intéressance est l'espoir des cœurs. Les dons de la dernière avait leur gaieté de la requête tant en vie, tant content; sont Mmes L. Webster, de Philadelphie, M. P. Hayes, de New-York, M M. Thomas Matterface, de New-York, M. O. Mitchell, de Washington, E. M. Flash, de Kentucky, Wm. Lowery, de Chicago, J. J. Medley, de Washington. Des avis qu'on lira plus loin assurent réception des sommes payées par la Compagnie à la loterie aux ayants droits. Plus d'un indifférent se laissera peut-être affriander à la lecture de ces avis gagner une petite fortune, des milliers de piastres pour une réclame, n'est ce pas capitaux, n'est-il pas là tout un monde de tentation!

Pour purifier les vêtements et à telle désinfection avec le "Sloan's Sulphur Soap."

Les "Fisher's Tooth-ache Drops" guérissent les maux de dents sans même

---

Une dépêche de Galveston, Texas, annonçait, dernièrement, que l'on attendait, avant trois mois, l'arrivée, d'Europe, de 20,000 tonnes de rails de chemin de fer. Il est à peu près certain que l'on pourrait obtenir, aux Etats-Unis, au même prix, et délivrer à Galveston, des rails de même qualité. De plus, les $300,000 de droits qui vont entrer dans le trésor, qui n'en a pas besoin, resteraient dans le poche des Américains.

Horsford's Acid Phosphate

Dans les maladies nerveuses.

Le Dr Henry, de New York, dit: "Je ne connais pas de préparation qui l'égale pour les maladies nerveuses."

Décédé, à 11 heures hier soir, JEAN JACQUES BELAT, dit CADET, à l'âge de 50 ans, natif de Castelnaudary, Département de la Haute Garonne. Ses amis et connaissances, chef ceux de sa famille, sont priés d'assister à son enterrement, qui aura lieu AUJOURD'HUI, à 4 heures de l'après-midi. Le convoi partira de la dernière résidence, consignée Lapeyrouse et Gentilly

---

Remettez Drexel.—Les membres survivants du vieux Bataillon Drexel, vétérans de la Louisiane, sont invités à se réunir dans les salons du Club d'Escrime St. Jean, rue de la Duchesne, 135, Nouvelle-Orléans, vendredi, 2 novembre 1883, à midi, dans le but d'arrêter aux mesures nécessaires pour l'érection d'un monument à la mémoire du regretté colonel Chas. D. Drexel.

Les survivants des compagnies sont priés de se procéder cet avis.

E. E. RIGHTOR.
Ancien Lieut. Colonel du Bataillon Drexel.
20 sept—

Avis.

$75,000

Nouvelle-Orléans, 18 octobre 1883.

LE soussigné certifie qu'il avait en recevoir, le 17 oct., pour le compte de Thomas Matterface, 13 Wall, Twenty-third street, New-York, un billet de la Loterie No 22,399, tirage à numéro simple, Classe "K" de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, cinquième qui gagne le Premier Gros Lot de Soixante Quinze Mille Piastres, le mardi, 9 octobre 1883—le dit cinquième ayant coûté la somme de Une Piastre, et que le montant lui a été promptement payé par un chèque sur la New Orleans National Bank sur présentation du cinquième aux bureaux de la compagnie.

T. M. WESCOAT.
Agent Southern Texas and Wells, Fargo & Co. Express Companies, New Orleans, La.
20 oct—2f PF

Avis.

$75,000.

Nile-Orléans, 18 octobre 1883.

LE soussigné certifie qu'il avait en recevoir, le 17 oct., pour le compte de Mme L. Webster, de Philadelphie, Pa., un billet de la Loterie No 22,399, tirage à numéro simple, Classe "K" de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, cinquième qui gagne le Premier Gros Lot de Soixante Quinze Mille Piastres, le mardi, 9 octobre 1883—le dit cinquième ayant coûté la somme de Une Piastre, et que le montant lui a été promptement payé par un chèque sur la New Orleans National Bank sur présentation du cinquième aux bureaux de la compagnie.

T. M. WESCOAT.
Agent Southern Texas and Wells, Fargo & Co. Express Companies, New Orleans, La.
20 oct—2f PF

Avis.

$75,000.

Nile-Orléans, 18 octobre 1883.

LE soussigné certifie qu'il avait en recevoir, le 17 oct., pour le compte de A. Hoyer, pour Mme. M. P. Hayes, New-York, un billet de la Loterie No 22,399, tirage à numéro simple, Classe "K" de la Loterie de l'Etat de la Louisiane—le dit cinquième ayant coûté la somme de Une Piastre, et que le montant lui a été promptement payé par un chèque sur la New Orleans National Bank sur présentation du cinquième aux bureaux de la compagnie.

T. M. WESCOAT.
Agent Southern Texas and Wells, Fargo & Co. Express Companies, New Orleans, La.
20 oct—2f PF

Avis.

$75,000.

Nile-Orléans, 18 octobre 1883.

LE soussigné certifie qu'il avait en recevoir, le 17 oct., pour le compte de Mme. Thomas Matterface, New-York, un billet de la Loterie No 22,399, tirage à numéro simple, Classe "K" de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, cinquième qui gagne le Premier Gros Lot de Soixante Quinze Mille Piastres, le mardi, 9 octobre 1883—le dit cinquième ayant coûté la somme de Une Piastre, et que le montant lui a été promptement payé par un chèque sur la New Orleans National Bank sur présentation du cinquième aux bureaux de la compagnie.

T. M. WESCOAT.
Agent Southern Texas and Wells, Fargo & Co. Express Companies, New Orleans, La.
20 oct—2f PF

Avis.

$10,000.

Nouvelle-Orléans, 15 octobre 1883.

LE soussigné certifie qu'il avait en recevoir, le 15 oct., pour le compte de Mme. Thomas Matterface, New-York, un billet de la Loterie No 22,399, tirage à numéro simple, Classe "K" de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, cinquième qui gagne le Troisième Gros Lot de Dix Mille Piastres, le mardi, 9 octobre 1883, et que le montant lui a été promptement payé par un chèque sur la New Orleans National Bank sur présentation du cinquième aux bureaux de la compagnie.

T. M. WESCOAT.
Agent Southern Texas and Wells, Fargo & Co. Express Companies, New Orleans, La.
20 oct—2f PF

Avis.

$10,000.

Nouvelle-Orléans, 15 octobre 1883.

LE soussigné certifie qu'il avait en recevoir, le 15 oct., pour le compte de R. M. Pindell, Philadelphie, Pa., un billet de la Loterie No 22,399, tirage à numéro simple, Classe "K" de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, cinquième qui gagne le Troisième Gros Lot de Dix Mille Piastres, le mardi, 9 octobre 1883. Le dit cinquième ayant coûté la somme de Une Piastre, et que le montant lui a été promptement payé par un chèque sur la New Orleans National Bank sur présentation du cinquième aux bureaux de la compagnie.

T. M. WESCOAT.
Agent Southern Texas and Wells, Fargo & Co. Express Company, New Orleans, La.
20 oct—2f PF

Avis.

$10,000.

Nouvelle-Orléans, 15 octobre 1883.

LE soussigné certifie qu'il avait en recevoir, le 15 oct., pour le compte de R. M. Pindell, Philadelphie, Pa., un billet de la Lo